Desbiens, Patrice. *Sudbury (Poèmes 1979-1985) : L'espace qui reste, suivi de Sudbury. Textes 1981-1983 suivi de Dans l'après-midi cardiaque. Sudbury : Prise de parole, 2013.*

L'ouvrage contient trois recueils de Patrice Desbiens publiés alors qu'il vivait à Sudbury dans le nord de l'Ontario, à l'époque jeune capitale culturelle d'une francophonie qui peine à se faire entendre. Les poèmes lui donnent la parole ou, plutôt, une mélodie en vers qui glissent de l'un à l'autre et s'enchaînent sur les sons et les images et qui se fait complainte, longs recueils tristes de personnages qui n'ont pas eu de chance, qui semblent attendre des jours meilleurs ou moins vides. *Sudbury* est un petit monde pris dans une lourde léthargie, alors même que la ville dont le recueil adopte le nom est, en réalité, un vivier d'énergie créative et un terrain fertile en talents et en événements.

La voix qui s'exprime dans *Sudbury*, c'est un « on » collectif dans lequel se distinguent certains personnages sur fond de misère linguistique : « Tous les chemins mènent à Coulson. / La neige colle au cœur et tout est noir et blanc / comme une sœur / [...] / Dans la cafétéria du Woolworth des filles-mères / boivent du café et fument des cigarettes et regardent / chaque comme s'il était leur père » (*Sudbury*). Mais, c'est aussi un « je », celui d'un personnage poète qui, d'un texte au suivant, raconte son sort, ses intimités et ses journées, celles-ci peu occupées. L'aveu est direct : « Parfois je suis un bon poète mais / la plupart du temps / je suis dans un bar » (« L'écriture c'est une discipline »). Mais qu'on ne s'y trompe ; les recueils composés à Sudbury demeurent une poésie du lieu, brève, à coups de formules, de jeux de mots et d'images. Le lieu est désenchanté, désabusé et, surtout, paralysé par une pénétrante claustrophobie au cœur même des grands espaces si peu peuplés du nord. L'espace s'est réduit ; les paysages se sont effacés ; le lien s'est rétréci au parking, au centre d'achat, aux bars. La ville existe comme si elle n'était nulle part et comme si elle répondait uniquement à quelques fonctionnalités du quotidien. C'est dans cet espace de survie, plutôt que de vie, que le poète décèle une humanité vulnérable tout autant que tenace. De la sorte, le lieu invoqué s'impose, irréductible, oublié mais ineffaçable, recroquevillé sur lui-même mais gonflé d'émotions profondes et débordantes, qu'il s'agisse de désespoir ou d'une volonté à rester au pays. L'écriture du lieu, quel qu'il soit, est le plus souvent vibrante, chargée de toutes sortes d'attachements et de rejets. Les recueils inclus dans *Sudbury* en forment un exemple. Leur charme réside dans la légèreté du ton – un langage musical aux phrases simples liés entre elles par des effets de sonorités qui plaisent à l'oreille, c'est-à-dire un

langage pour lui-même comme les ritournelles dans lesquelles le sens laisse place à d'entraînantes formules. Chez Desbiens, les farandoles de mots octroient aux lecteurs, sinon le plaisir, d'un moins l'agilité à parcourir ces ouvrages, alors même qu'ils sont empreints d'une tristesse à crever les cœurs. *Sudbury* est peut-être le chant d'un lieu où on n'aimerait jamais aller et une musique qui ne saurait ensorceler celles et ceux qui l'apprécient, car Desbiens est un excellent poète. « L'anesthésie de la vie » est effrayante, écrit-il dans « Un homme tue un oiseau », mais sa voix « coule et roucoule entre les collines / et lui revient » quand même (« Paillasse »).

Armand Falq